

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 66 (1927)  
**Heft:** 29

**Artikel:** Interversion  
**Autor:** Schabzigre, Aimé  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-221164>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

**Rédaction et Administration :****Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9***Pour les annonces s'adresser exclusivement à***'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE'****ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.****ANNONCES****30 cent. la ligne ou son espace.****Reclames, 50 cent.***Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.***RENCONTRE INATTENDUE**

**M**ONSIEUR X. est le plus fidèle et le plus soumis des maris. Il en serait peut-être le plus heureux, si Madame X. était un peu moins autoritaire, ce qui enlève ainsi quelque mérite à la soumission de M. X., qui n'aime pas la lutte. C'est Mme qui porte la culotte et, comme son mari est imberbe et que Mme a quelques poils follets sous le nez et sous le menton, cela confirme le dicton disant que du côté de la barbe est la toute puissance. C'est donc incontestablement Mme X. qui porte la culotte, comme on dit vulgairement, et qui a la haute main à la maison.

Il faut reconnaître, il est vrai, que Mme X. a une maîtresse femme. Elle n'est point dépendante et veille avec un soin jaloux au bonheur du ménage. Chez elle règne l'ordre et la propreté les plus parfaits. Le parquet des chambres et les planelles du vestibule luisent comme une patinoire. Monsieur ne s'y aventure qu'avec prudence, craignant une chute qui n'est rien moins qu'agréable. On peut ouvrir n'importe quel meuble, n'importe quel tiroir, tout y est rangé dans un ordre impeccable et pas un atome de poussière. Quant aux « gerces », elles n'osent se montrer. « On ne s'attaque pas à ses semblables », dit un jour une voisine, assurément malveillante.

A la fin de chaque mois, quand Monsieur a touché ses appointements, il doit rendre compte à cette opération à Madame, qui estime, avec raison peut-être, qu'elle en saura faire, pour le bien-être du ménage, un meilleur emploi que lui. Aussi Monsieur est-il rationné ; bien malgré est la somme que Madame lui concède pour son « argent de poche ». Il a tout juste pour son tabac et deux décis, au sortir du bureau. Le samedi, il reçoit un petit supplément pour la partie de jass traditionnelle qu'il fait ce jour-là, avec quelques vieux amis. C'est en vain que Madame a voulu engager son mari à renoncer à cette partie de jass ; la tradition et l'habitude l'ont emporté. Elle s'est résignée, mais sans bonne grâce.

Si Monsieur n'est pas tout à fait libre de ses mouvements, s'il doit à l'occasion des explications à Madame, en revanche, il trouve toujours à son retour à la maison des repas tout prêts et savamment préparés. Il n'a qu'à se mettre à table et à se régaler. Ce qu'il fait, du reste, très volontiers. A ses vêtements, pas une tâche, pas un accroc négligé, pas d'absences de boutons. Tout est en ordre.

Mais si, grâce à la docilité passive de Monsieur, la paix règne généralement dans le ménage, il y a toutefois quelques exceptions. Il y a une semaine, par exemple, en dinant, Monsieur dit à Madame, non sans quelque hésitation : « Dis-moi, Marie, je crois que, samedi, je ne viendrai pas souper. Nous voulons faire une petite promenade entre amis et nous souperons au restaurant, au retour. Notre intention est d'aller au Signal de Morrens ».

— Alors, quelle idée vous prend là, subitement ? Pourquoi faire des frais ? Ne soupe-t-on pas aussi bien, si ce n'est mieux, à la maison ? Enfin, fais comme tu veux ; c'est ton affaire.

Monsieur, qui s'attendait à plus de résistance, n'en revenait pas. Il se frottait les mains... sous la table.

Le samedi arriva. Monsieur prit, avec ses amis, le Lausanne-Echallens, qu'ils quittèrent à Cheseaux pour monter au Signal de Morrens. Mais avant de s'engager dans la montée où l'on ne rencontre plus d'habitation jusqu'au sommet, ils partagèrent deux demis au Café de la Gare.

Lorsqu'ils arrivèrent au Signal, quel ne fut pas la surprise de Monsieur d'y trouver sa femme, qui piqueniquait en compagnie de quelques amies. Ces dames avaient pris le Tunnel-Cugy.

Il s'approcha, interloqué, pour les saluer :  
— Alors ?...

Et Madame, avec un malicieux sourire :  
— Eh ! bien oui... c'est nous ! X.

**LE VESITES**

**V**AND UAND l'est qu'on dusse avai dái vesítés dão défrôu, sái dái pareints, sái dái z'amis, on sè préparé po lão férè honététâ. S'on a té la toma lè dzo dévant, on sè gardè na gotta dè cranna qu'on débat po ein férè dão dzé, et assebin onna livra dè bûro po qu'on pouéssé l'offri avoué on pou dè resegnâ, kâ se lo bûro solet est bo et bon, l'est onco bin dè pe bon s'on lão pâimbar douffâ dè cauqié mamelarda âi pronnâ, âi grezallâs âo âi cerisés. Et po lo dinâ, s'on n'a min dè bio bocon dè salâ dein la seille à campoutâ, on va queri dè la tsai dè boutseri, bouli, ruti, fêdzo dè vê, âo cou-télettés, po bin regâlâ son mondo. Enfin quiet ! tsacon fâ dè son mi po que sâi de qu'on n'est pas dái bedans, et on n'espagnâ rein, kâ s'on a on petit bossaton dè tot bon, on lâi met la boâite, à mein qu'on aussé met ein botolhie.

Se tsacon sâ fâ on pliési dè bin aberdzi et regâlâ sè vesítés, yein a portant que lão font boun'asseimblant, mâ que ne lão corzont pas pi cein que lão z'offront.

On certain individu qu'étai bin à se n'ëse et qu'avâi mémameint dái z'akchons dè la Banqua cantonalâ, avâi einvitâ dái pareints dão défrôu dè lè veni trovâ onna demeindze, et l'avâi décidâ avoué sa fenna dè férè omna fâtra po lão z'offri âo petit-goutâ, kâ l'est prâo la mouda, quand on a fâ ao for et qu'on a fâ dão quegnu, dè lo medzi à mareindon.

Stu gaillâ et sa fenna âmâvont prâo lè bons boccons ; mâ lè volliâvont medzi leu mémo et paraït que lão fasâi quasî maubin quand l'ein faillâ bailli à cauquon d'autro.

Don, quand l'atteindoint clliâ vesítés, fasont âo for lo degando, et âo momeint iô la granta bouéba allâvè sè mettre à cimpâtâ po férè cllia tâtra ein question, lo teimps, que bargagnivâ du lo matin, sè met âo poue tot dè bon, lo ciet sè couvrâ dè gros niolans et la pifodze coumeincé.

— Rosette ! se crié la fenna à sa felhie qu'avâi dza lè mandzés recousâtés po férè la pâta.  
— Et quiet, mérè ?  
— Met on pou mé dè bûro dein ta pâta.  
— Et perquiet ?

— Parceque vâo férè poue teimps déman, que ne volliont pas veni, et que ne medzereint lo quegnu no-mimo !

Gages. — La cuisinière. — Et les gages ?

Monsieur. — Eh bien ?

La cuisinière. — Je veux 150 fr. et 20 fr. de vin.

Monsieur. — Bien.

La cuisinière. — Et je veux 10 fr. d'eau.

Monsieur. — 10 fr. d'eau ?

La cuisinière. — Oui, parce que je ne bois pas de vin.

**INTERVERSION**

**S**ISSIS sur un tabouret, Ulysse Volauvent se tordait nerveusement la moustache, signe indubitable d'un embarras sérieux. A deux pas de là, sa femme Lydie, née Duvallet, à laquelle était confiée la gestion de la halte de Y... sur la ligne du chemin de fer de la Broye, paraissait partager la perplexité de son mari. Debout au milieu de sa petite cuisine, les mains sur les hanches, le front plissé, l'employée des C. F. F. était aux prises avec un grave problème, car une heure auparavant le petit Louis du magasin d'épicerie était venu en courant apporter la nouvelle reçue au téléphone que Madame Lydie Volauvent était attendue le plus tôt possible au chevet du lit de sa mère qui se mourait à Epesses. Aller au bord de la grand' route, à la recherche de son mari, cantonnier de son métier, le mettre au courant de ce qui se passait et des fonctions qu'il aurait à exercer au service des C. F. F. pendant l'absence de sa femme, fut pour Madame Volauvent l'affaire d'une petite heure ; mais, ceci accompli et Ulysse et Lydie rentrés chez eux, ils se trouvaient au bout de leur latin. Une grosse difficulté se dressait devant eux : leur chèvre, leur unique chèvre, dont les caprices ne se compattaient plus, n'aimait pas les hommes et ne tolérait pas d'être traite par quelqu'un d'autre que sa maîtresse. Ni les coups ni les caresses n'avaient pu donner une autre direction aux sentiments de la bestiole. Malgré des essais répétés, Ulysse n'était jamais parvenu à sortir une tasse de lait de la tête de l'animal. Les tentatives des voisins aboutirent également à des insuccès complets, de sorte que Lydie n'avait réussi jusqu'ici à s'absenter qu'entre deux « traites ». Mais aujourd'hui, il était deux heures de l'après-midi ; le train pour Chexbres partait à 3 heures et il ne serait naturellement pas possible de revenir le même jour. Que faire ? Ulysse proposait à sa femme d'emmener la chèvre avec elle, mais, comme vous le pensez bien, Lydie ne voulait pas en entendre parler pour la bonne raison qu'elle n'aurait pas su où la loger à Epesses. A force de se creuser la tête, la brave femme finit par trouver une solution acceptable et s'écria triomphante :

— C'est bien simple, pour traire la chèvre tu n'as qu'à enfiler ma jupe, ma « taille » et mettre mon bonnet de nuit, comme j'ai l'habitude de le faire.

— Eh mais, et de ma moustache qu'en fais-tu ? répartit le mari à moitié convaincu.

— Tu sais bien que je porte toujours, le matin et le soir, un mouchoir rouge et blanc autour du cou. Au lieu de le mettre sous le menton, attache-le sous le nez. La chèvre n'y regarde pas de si près, ajuta Lydie sûre de son affaire.

Ulysse promit de se travestir de la sorte et sa femme partit pour Epesses soulagée d'un souci. Vers les 6 heures de ce même jour, notre remplaçant-chef de halte se vêtut des habits de sa femme, ainsi que convenu. Par un regard jeté dans le miroir, il s'assura que la mascarade était complète. A se voir coiffé d'une « béguiine » plus jaune que blanche et la partie inférieure du visage cachée par le mouchoir rouge aux fleurs blanches, il était persuadé que chacun devait s'y méprendre. La chèvre, peu soupçonneuse parce que jusqu'à ce jour on s'était bien gardé de faire preuve de déloyauté à son égard, ne se méfiait de rien. Ulysse put se mettre en position sans être inquiété, mais une fois à l'œuvre, la bête se retourna, dévisagea d'un oeil plein de défiance cette grosse tête qui se débattait dans la pénombre de la petite écurie, bougea ensuite nerveusement les jambes de derrière et s'agita comme si la pression des doigts sur les pis était moins délicate qu'à l'ordinaire. Ulysse dut interrompre son travail pour caresser la tête de l'animal, ainsi que sa femme avait coutume de le faire quand il fallait calmer des impatiences. Cela lui permit de continuer à traire, mais au bout de 3 à 4 minutes, il doit recommencer les flatteries et ainsi une bonne heure se passa à tâter tantôt la tétinge, tantôt les oreilles de la chèvre capricieuse.

Absorbé dans son travail, Volauvent n'avait pas entendu la cloche annonçant le départ du train de 7 heures de la station voisine et ce ne fut que le bruit de la locomotive arrivant en gare qui le rappela à ses devoirs vis-à-vis des C. F. F. Il sauta prestement hors de l'écurie, traversa en hâte la route et fit interruption sur le devant de la gare plus mort que vif, sans songer à son accoutrement. Il fallait avant tout abaisser les barrières du passage à niveau, car avec ces automobiles tout est possible, puis délivrer un billet au pasteur et à sa femme qui s'agitaient, pressés de s'embarquer pour Lausanne. Ceux-ci, voyant Ulysse en jupe et en « béguiine » — le mouchoir étant tombé de la bouche sous le menton — firent de gros yeux, mais n'osèrent demander des renseignements. Dans les wagons, les voyageurs et parmi eux une classe de jeunes filles de l'école normale, étaient aux fenêtres examinant, intriguées, cette femme à moustache noire et aux allures homasses qui ne faisait que courir gauchement de droite et de gauche. Le conducteur du train lui-même n'y comprenait rien et, à une question qu'il posa, ne reçut pour toute réponse, au moment où il sautait sur un des marchepieds du convoi en marche, qu'un bref :

— Ma femme a dû partir !

Il se figura alors que Volauvent, mû par un excès de conscience, avait voulu remplacer sa femme jusque dans ses habits. Je ne sais si le conducteur en fit mention dans son rapport de route. C'est fort possible ; toujours est-il qu'après son retour de Lausanne, le pasteur de Y..., travaillé par l'apparition saugrenue de cette tête d'homme dans ces vêtements de femme, s'empessa de venir s'enquérir diplomatiquement des motifs du travestissement si étrange d'un de ses paroissiens. Lydie, revenue d'Epesses, lui conta les détails de l'histoire, en ajoutant que son mari avait décidé qu'à la prochaine foire d'X... elle irait vendre la chèvre maudite pour en racheter une autre plus aimable envers le sexe fort !

*Aimé Schabziger.*

#### COSTUMES DE JADIS

(Extrait d'une « Chronique vaudoise »  
de M. H. Laeser.)

**L**'AUTRE jour, dans l'amicale réunion d'anciennes élèves d'une de nos plus florissantes écoles de jeunes filles, la présidente rappelait avec humour les anciens règlements. Le costume était l'objet de prescriptions rigoureuses, et il était défendu, par exemple, aux élèves, de porter des manches ne recouvrant pas complètement « l'os du poignet ! ». C'était l'époque héroïque des cols montants, dont le supplice était encore accentué par une ruche, des manches à gigots et boursouflures, des ju-

pes tombant sur la chaussure et des bas à côtes ! Le temps où l'indice de la situation sociale, pour une demoiselle, était le nombre des falbalas sur la jupe, ces falbalas que nos campagnards, avec leur douce ironie, baptisaient du nom si caractéristique de « regueyons ». Aujourd'hui, va-t-en voir s'ils viennent, les falbalas et les regueyons ! Ils sont à la hotte du chiffonnier. Et l'on a bien le sentiment que l'étape est définitivement accomplie, sans espoir de retour. Nous ne reverrons plus, comme nous ne reverrons plus crinolines et tourneuses, — ces dernières irrévérencieusement appelées par la verve populaire d'un vocable franc, expliquant tout net ce qu'était la chose, mais vocable qu'il est interdit à un chroniqueur prétendant aux belles manières d'employer...

Les comités de la Fête des Vignerons de 1865 montraient un réel souci à l'égard de la place que prendraient sur les estrades les crinolines, qui alors, étaient à l'apogée de leur gloire. Ce fut même une grosse complication pour les architectes et maîtres-charpentiers chargés d'élaborer les estrades. Dans les plans et les calculs de résistance, ces messieurs se virent obligés de tenir compte de cet encombrant accessoire de la toilette féminine. Il est agréable de penser que le comité des constructions de la fête qui, dès le 1er août, va déployer ses splendeurs à Vevey, n'aura au moins pas ce souci-là !

**Essais.** — Jean. — Où vas-tu ?

Lya. — Je vais essayer.

Jean. — Pendant que tu essaies, essaie que ce ne soit pas trop cher.

#### CHASSEZ LE NATUREL !...

**H**'ISTOIRE se passe dans un de nos bons villages du canton. Elle est rigoureusement authentique.

L'aîné des garçons d'une nombreuse famille était parti à Paris. Il avait trouvé une bonne place et au bout de deux ans s'en était revenu dans son village natal pour passer quinze jours de vacances au milieu des siens et surtout pour épater la population.

Quand il s'était rendu à l'étranger, il avait mis un modeste complet, acheté chez Dénéréaz, à Cossonay, et rangé tous ses effets personnels dans une valise en toile cirée qui ne fermait plus à clef, entourée d'une bonne petite corde pour plus de sûreté.

Deux ans avaient suffi pour métamorphoser notre gaillard et c'est, vêtu à la dernière mode, melon, jaquette, pantalons fantaisie, gants jaunes, canne, valise en cuir à la main, qu'il avait refait son entrée au sein de sa commune.

Tout le monde se disait : tiens, mais pardine, c'est l'Auguste à Frédéri, tonneau ! croyez-vous qu'il s'est monté par ce Paris !...

A part sa famille, qu'il se devait au moins de reconnaître, il ne salua personne au village. Il passait, raide comme la justice de Berne, un havane façon à la bouche, en faisant tournoyer sa canne à cinquante tours à la minute.

On s'était plaint à son père et celui-ci était très ennuyé de l'attitude de son garçon. Il lui avait fait des reproches, mais ce dernier, avec un accent parisien pur Montmartre, lui avait affirmé qu'il ne se souvenait ni des gens, ni des choses. Le père Frédéri aurait bien insisté, mais son fils avait tellement bonne façon...

Notre Auguste poussait l'exagération au point qu'il confondait un taureau avec une vache, la charrue avec la herse.

Un jour son père lui dit :

— Prends une fourche et viens nous aider à encharonner !

Il se rendit au champ avec un râteau.

A une autre occasion, il se trouvait au plan-tage, et, voyant un rablet posé à terre, demanda à Frédéri :

— Comment appelle-t-on cette chose ?

Au moment précis où il disait cela, il posa son pied sur l'outil qui avait le tranchant tourné en hauteur, et reçut, c'était parfait, le manche en pleine figure.

Et notre Auguste de s'écrier :

— Eh, charrette de rablet ! *Chamot.*



#### LE BAROMETRE DU PAYSAN

OMBRIEN DE fermes n'ont pas encore leur baromètre ?

Et d'ailleurs, le meilleur des baromètres ne vaut encore pas, pour la prévision du temps de la journée et de celui du lendemain, l'examen attentif de l'état du ciel, de l'allure des animaux, des mouvements de certaines plantes.

Les oiseaux surtout, et les insectes, sont encore plus affectés que l'homme par l'état de l'atmosphère. C'est, par exemple, dans le monde entier et de toute éternité, un présage certain de pluie quand les hirondelles rasent obstinément la terre. Quand l'orage menace, les oiseaux en cage deviennent plus bruyants, les animaux domestiques marquent de l'inquiétude, le poisson mord mieux à l'hameçon, les taons piquent plus profondément.

A l'approche de la pluie, la belle-de-jour, le souci pluvial, le liseron des champs, la renoncule grenouillette ferment leurs corolles, la dame-de-onze-heures et la ficaire ouvrent et ferment leurs fleurs sous l'influence des variations de la température. Les crocus sont aussi, sous ce rapport, très sensibles et réagissent déjà quand il y a cinq degrés en plus ou en moins.

Le paysan ne se trompe pas à ces signes. Il vous dira que l'orage menace si les trèfles replient leurs folioles, si les abeilles se hâtent vers la ruche avec un maigre butin, si la poule fait sa « poudrette », si les canards battent des ailes en se jetant à l'eau, si le chat se passe la patte derrière les oreilles et sur le museau et si les corbeaux croassent plus fort qu'à l'ordinaire.

Avant l'invention du baromètre, l'observation du ciel et de ses variations, de son aspect, était le moyen qui permettait de prévoir le temps à quelques heures près. La plupart des présages que l'on peut tirer des variations visibles de l'état du ciel ont été conservées par la tradition, sous forme de proverbes météorologiques. Certains ne traduisent que des préjugés populaires, d'autres au contraire résument des notions exactes justifiées depuis par nos connaissances scientifiques de plus en plus étendues en astronomie et en météorologie.

Cependant les mêmes formations de nuages ne correspondent pas toujours aux mêmes prévisions. Il y a là une question de latitude. Ainsi l'apparition dans le ciel de cirrus sous forme de longues bandes de nuages parallèles, presque stationnaires, constitue bien partout aussi l'annonce du beau temps, les cirrus en forme de balafres et à mouvements rapides présagent l'approche de la tempête ; mais il n'en va pas de même partout de la présence des cirro-cumulus floconneux qui font le ciel « pommelet ». De l'autre côté de la Manche, ils indiquent le beau temps ; dans le reste de l'Europe, c'est tout le contraire, et sous les tropiques où ils accompagnent aussi bien le beau temps que le mauvais temps, ils n'ont plus aucune espèce de signification.

Nous nous occuperons seulement de l'aspect du ciel au-dessus de nos têtes.

Si les nuages qui existent au lever du soleil se dissolvent ou s'éloignent vers l'ouest à mesure que le soleil monte à l'horizon, c'est l'annonce d'une belle journée.

Lorsque le ciel a une forme tourmentée à son lever, des ondées en sont la suite en été et un temps fixe en hiver.

Un ciel rouge avant le lever du soleil et se décolorant aussitôt que le soleil paraît, pluie.

Un soleil couchant dans un ciel orangé, clair et sans nuage, beau temps certain ; dans un ciel rouge, vent.

Clair ou nuageux, un ciel rosé au couche du soleil annonce le beau temps.